

THE AXIOLOGICAL IMPACT OF ART

ELISA REATO (Paris)

Sartre et Nizan, politique des mots

Sartre and Nizan, politique of words

Abstract

The aim of this article is to discuss and compare the main points of Nizan's and Sartre's views of committed literature. Discarding the claim to be objective and neutral, Nizan states that to abstain is to make a choice. Therefore, he critiques the intellectuals to be guilty of an abdication of responsibility. In his writings (specially Antoine Bloyé [1933], The Trojan Horse [1935], The Conspiracy [1938]) Nizan posed some questions, which became crucial for the postwar debates on the engagement of the intellectual. These questions constitute a central aspect of Sartre's writings after World War II, where Sartre criticizes writers who had not taken a stance against oppression and delineates the axes of a theory of committed literature. As a result of the comparative analysis between the two authors, it is shown that Sartre articulates an important point that Nizan have missed, namely that there is a praxis, which is specific to literature and that we should part from it in order to understand commitment. Thus, at the difference of Nizan, Sartre points out that the liberating dimension of literary criticism should not be too quickly confused with armed criticism.

Keywords: Jean-Paul Sartre, Paul Nizan, committed literature, responsibility, oppression

Toutes ces nouvelles furent alors commentées par des centaines d'hommes en bras de chemise dans les jardins de bien des villes françaises : ils en parlaient avec détachement, avec indifférence, comme par désœuvrement, ils avaient tous l'illusion de croire que les aventures du monde, les sursauts mêmes de leur planète ne les concernaient pas, ils se sentaient définitivement à l'écart, merveilleusement certains et protégés et toutes ces choses arrivaient pour leur servir de spectacle et de divertissement, pour servir de prétextes à leur jeu des commentaires et des jugements. Les semaines où il ne s'était presque rien passé, ils disaient, comme si on les avait volés, comme si le destin les trompait sur la marchandise : 'Il n'y a vraiment rien à lire dans les journaux..., ils sont complètement vides'

Paul Nizan (2016, 192-193).

Partons d'un constat très simple, puisqu'il est parfois plus facile de raisonner en commençant par la fin : nous vivons dans un monde où on ne s'étonne point d'entendre, dans un soi-disant salon littéraire d'une émission de télévision, quelqu'un proclamer, le petit doigt levé : "Je me suis rendu compte à quel point le moment où je présente mon livre au public est important" – c'est ainsi qu'un auteur commentait récemment le report de la parution de son dernier ouvrage. En effet, il n'est pas évident aujourd'hui qu'un écrivain s'adresse à ses lecteurs, nous "dise" quelque chose, comme si le plus beau livre du monde sauvait les douleurs d'un enfant.

Les pages qui suivent, après quelques autres études, vont à l'encontre de la littérature en tant qu'évasion du monde réel, soit le rêve d'une littérature pure. Cette mystification repose en particulier sur la proposition d'une double séparation : d'une part, la séparation entre les catégories de "privé" et de "public" ; de l'autre, la séparation entre la parcelle du monde que l'on habite et le reste du monde, ou si l'on préfère entre ce qui m'intéresse et ce qui ne me regarde pas. Cette double séparation, dont l'abstraction nous fait un bouclier qui nous protège du sort des autres, se déclare à l'instant même où les progrès des technologies contemporaines prétendent la surmonter et réduit l'individu à une unité en forme de monade, sans porte ni fenêtres, entièrement désarticulée et réarticulée en fonction des exigences de la globalisation. Cette individualisation n'est qu'une facette du libéralisme, l'obsession fantasmagique de l'autre comme menace ou de la menace de l'autre. Un tel énoncé inaugural risque cependant de passer pour un simple postulat dans la mesure où il laisse entendre que la vraie littérature débouche sur l'engagement de l'écrivain et devient en même temps inséparable d'une dimension morale.

Le mot et l'idée d'engagement, on le sait, se trouvent au cœur du débat littéraire dès les années 1930. Si l'on souhaite traiter la question de l'engagement en littérature, il faut évidemment présenter la thèse de Julien Benda qui, dans sa *Trahison des clercs* (1927), soutenait que le vrai intellectuel ne doit pas subordonner ses objets d'étude à une cause politique, mais bien s'adonner à la spécialité du spirituel, c'est-à-dire aux valeurs éternelles et désintéressées de vérité, justice et raison, autrement dit le rôle de l'intellectuel n'est pas de changer le monde mais de rester fidèle à ces valeurs transhistoriques. Selon Benda, les intellectuels (les clercs) auraient trahi leur mission spirituelle au profit d'intérêts pratiques, en cédant à leur passion politique, ce qui contribua à en faire le stéréotype du penseur de l'intellectuel désengagé, alors que sa thèse est bien plus complexe (cf. Tamassia 2001, 25-29). Pour aller à l'essentiel, l'enjeu réside dans la confrontation de deux modèles explicatifs de l'écriture. Schématiquement, le premier considère que la sphère littéraire est distinguée

de la sphère socio-politique et, en conséquence, désenchaînée de l'Histoire. Le second modèle revient à la question de l'engagement littéraire, notion suspecte aux yeux des fidèles de l'antique noblesse de l'art d'écrire dans une tour d'ivoire.

Il existe sans doute plusieurs manières de traiter du rapport entre ces deux modèles, tels qu'on vient de les évoquer ci-dessus. Dans les pages qui suivent, on s'intéressera essentiellement aux réflexions sur la littérature engagée de Paul-Yves Nizan (1905-1940) et de Jean-Paul Sartre (1905-1980). Par ses références cruciales, l'œuvre de Sartre constitue un rempart contre l'oubli et la campagne de calomnies tombés sur son "petit camarade" après sa démission du Parti communiste à la suite de la signature du Pacte germano-soviétique. On sait quelle force Sartre jeta dans la bataille de réhabilitation de Nizan, mort sous les balles allemandes, notamment en écrivant ce si beau texte, l'avant-propos à la réédition d'*Aden Arabie* en 1960. On sait aussi que cet engagement commun d'une écriture s'opposant aux pouvoirs en place et désireuse de participer à l'invention d'un monde nouveau a été entendu par la génération de Mai 1968 (cf. Cohen-Solal 1980, 15-18.). Cette confrontation s'impose d'autant plus que Nizan a anticipé Sartre sur le plan de l'engagement, c'est-à-dire sur le terrain même de la célébrité qui accabla dès 1945 le philosophe de la liberté engagée. Il n'en reste pas moins que *Qu'est-ce que la littérature ?* continue d'être le texte qui a traité le plus complètement la question de l'engagement en littérature et fournit à cette entreprise sa justification philosophique et littéraire. Chez Sartre, l'engagement a dès le début une signification ontologique (être embarqué), qui conduit à la politique (s'engager), mais il y a du "dégagement" au sein de l'engagement même, une sorte de légèreté, de recul qui tient à la liberté et qui empêche l'adhérence et l'esprit de sérieux. Par conséquent, l'engagement sartrien n'est pas formalisable, car il s'accorde toujours à un processus et jamais à une institution, et, contrairement à Nizan, la littérature engagée ne veut pas faire de propagande, refuse la doctrine arrêtée.

Un bon point de départ pour cette discussion peut être trouvé dans un texte peu cité de Simone de Beauvoir (1908-1986), *Pour une morale de l'ambiguïté* (1947), plus précisément où l'auteur explique que la ruse des oppresseurs c'est d'enfermer les hommes dans l'immanence de leur facticité, feignant d'oublier qu'un homme est toujours mouvement vers l'avenir, projet ; en ce sens, le sourire des enfants dans les pays opprimés est "l'affirmation vivante de la transcendance humaine, il est regard aux aguets, une main avide qui se tend vers le monde, il est espoir, projet" (Beauvoir 2013, 127). On

comprendra que "le plus beau livre du monde ne sauvera pas les douleurs d'un enfant : on ne sauve pas le mal, on le combat" (Sartre 2013a, 671).

1. La spécificité de la conception nizanienne de la littérature

À partir de ses convictions politiques, Nizan cherche à rendre compte de la responsabilité intrinsèque à l'ambition littéraire. Retraçant les événements sociaux et politiques de la France de l'entre-deux-guerres, il propose des livres vibrants de rage et troublants, parce qu'ils traitent de sujets ignorés des littérateurs habituels – les chômeurs, les grévistes, les travailleurs immigrés – et montrent un univers clivé où les héros sont des êtres de combat, des ennemis de classes. Ce communiste militant, ayant sacrifié la carrière de professeur de philosophie aux exigences de l'engagement, se fiche bien de plaire. Au-delà de toute lecture biographique, ses romans relatent le drame de la condition humaine. Obsédé par la mort, Nizan pensait trouver en l'Union soviétique le pays où l'angoisse serait bannie, mais à son retour d'un an passé en URSS, il confie à Sartre et à Beauvoir que là-bas aussi "chacun mourait seul et le savait" (Beauvoir 2018, 543). Son constat n'effrite pas sa croyance en un monde d'égalité, de justice et de paix où la vie triomphera, et il continue à s'élever contre le monde capitaliste, bourgeois, fait de misère, de violence et de guerre ne pouvant mener qu'à la mort. De fait, "à l'origine de tout, il y a d'abord le refus" (Sartre 1980a, 188), car selon Nizan "on ne peut vivre qu'au sein d'un mouvement qui accuse le monde. L'acceptation égale la mort" (Nizan 2009, 133).

1.1. Retour à l'homme

De 1920 à 1930, Nizan et Sartre – pour leurs camarades de classe "Nitre et Sarzan" – sont lycéens puis étudiants, satires officiels à l'ENS (l'École dite normale et prétendue supérieure, selon Nizan), amis indiscernables au point qu'on les prend l'un pour l'autre (cf. Sartre 1980a, 141), mais, selon le témoignage de Beauvoir, Nizan a une longueur d'avance sur Sartre : il a lu davantage, a déjà écrit des romans, est plus curieux, fréquente les milieux littéraires et très vite se lance dans des activités militantes (cf. Beauvoir 2018, 315 ; Gerassi 2011, 99-107). En effet, à la fin des années 1920 et dans les années 1930, Nizan incarne l'intellectuel engagé que Sartre n'est pas encore : en 1927, il adhère au PC ; il collabore à *Europe* depuis 1930 ; en 1932, il signe sa première chronique à l'*Humanité*, et y devient rédacteur politique en 1935 ; dès 1933, il est secrétaire de rédaction à la revue de l'Associa-

tion des Écrivains et Artistes Révolutionnaires ; en 1934, il part un an en URSS ; en 1937, il est responsable de la politique étrangère à *Ce Soir*. Mais surtout, dès ses premiers écrits, il met l'accent sur le refus de dissocier la pensée et l'action. À l'appui de ses analyses sur la crise du capitalisme et sur la faillite de la culture, Nizan définit deux camps : celui des possesseurs, des oppresseurs ; celui de la plus grande masse des hommes, des opprimés. En 1932, il signe l'article "Les conséquences du refus", qui est une profession de foi, un manifeste de sa philosophie engagée : "La vie humaine est l'enjeu de la partie qui s'engage. Le monde où nous vivons ne laisse plus de place qu'à la dégradation, à une restriction progressive de l'humanité, après lesquelles il ne lui resterait plus qu'à mourir" (cité par Cohen-Solal / Nizan 1980, 117).

Ses premiers livres paraissent coup sur coup. Face à la réponse facile des intellectuels sourds à l'Histoire, qui s'obstinent à des méditations privées contre la classe révolutionnaire, quel autre choix possible que de peindre et vilipender les horreurs engendrées par la société capitaliste au retour (démystifié) d'un voyage à Aden ? C'est en ce sens qu'il faut lire l'âpre critique de l'Université française d'*Aden Arabie* (1931) dont les penseurs "ont fabriqué à leur usage des modèles stérilisés de l'homme" (Nizan 2002, 151), alors que la philosophie n'a pas de vocation éternelle, mais bien c'est un outil au service des besoins concrets des individus : les travailleurs à la chaîne, les policiers dans les rues, les Noirs mourants de travail forcé, les gens dans les banlieues, les hommes et les femmes à qui la France n'appartient pas. Ce premier livre est, selon les mots de Sartre, une "révolte nue", un "appel aux armes, à la haine" (Sartre 1980a, 188, 134). Nizan y pense les hésitations et le désenchantement d'une jeune génération qui ne trouve pas sa place dans le monde de l'entre-deux-guerres : "J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. Tout menace de ruine un jeune homme : l'amour, les idées, la perte de sa famille, l'entrée parmi les grandes personnes. Il est dur à apprendre sa partie dans le monde" (Nizan 2002, 55). L'attaque contre ceux qui l'avaient séduit en essayant de l'intégrer dans le commerce colonial de luxe est brutale.

Toute cette chiennerie abstraite de forces et d'idées est la cause véritable de l'esclavage et de la crainte confuse qu'il m'inspirait. [...] C'est le moment de faire la guerre aux causes de la peur. De se salir les mains [...]. La fuite ne sert à rien. [...] Je vais vivre parmi mes ennemis. [...] Cette guerre est entièrement privée de noblesse [...]. C'est une guerre inexpiable [...]. Que pas une de nos actions ne soit pure de la colère. [...] Il ne faut plus craindre de haïr. Il ne faut plus rougir d'être fanatique. [...] J'ignorerai au moins le repentir, je ferai bon ménage avec la haine (ibid., 160-162).

L'essentiel de cette critique est repris dans le pamphlet *Les Chiens de garde* (1932), qui s'appuie sur l'expérience personnelle des études de philosophie à l'ENS et à la Sorbonne et sur le constat de la vacuité de cette philosophie dans son emprise dans le monde.

Nous vivons dans un temps où les philosophes s'abstiennent. Ils vivent dans un état de scandaleuse absence. Il existe un scandaleux écart, une scandaleuse distance entre ce qu'énonce la philosophie et ce qui arrive aux hommes en dépit de sa promesse ; dans le moment même qu'elle redit sa promesse, la Philosophie est en fuite. Elle n'est jamais là où l'on aurait besoin de ses services. Elle est, ou plutôt paraît, démissionnaire. Il faudra même parler d'abandon de poste, de trahison (Nizan 2012, 31).

Nizan, d'une part, démasque le mythe de la cléricature prôné par Benda, de l'autre, fustige les "quatre B" de l'ENS (Boutroux, Bergson, Brunschvicg, Blondel) dont la "manière hautaine de philosopher" (ibid., 12) est complice de la conservation des privilèges bourgeois, mais l'hypocrisie des hommes au pouvoir n'arrive pas à voiler la présence des malheurs. La philosophie universitaire dissimule le vrai visage de la domination bourgeoise. "Les philosophies produites par la bourgeoisie au pouvoir [...] ne tiennent aucun compte de l'état de pauvreté, de l'état de servitude. C'est pourquoi elles ne conviennent, encore une fois, qu'aux oppresseurs" (ibid., 109-110). Puisque "n'importe quelle philosophie est un acte" et "l'abstention est un choix" (ibid., 84, 47), le clerc montre sa fidélité à la bourgeoisie et, en conséquence, son infidélité aux hommes. "Les philosophes d'aujourd'hui rougissent encore d'avouer qu'ils ont trahi les hommes pour la bourgeoisie. Si nous trahissons la bourgeoisie pour les hommes, ne rougissons pas d'avouer que nous sommes des traîtres" (ibid., 168). Le pamphlétaire condamne avec véhémence les philosophes retranchés dans leur tour d'ivoire et qui ignorent "comment sont bâtis les hommes, [...] ce qu'ils mangent, les maisons où ils habitent, les vêtements qu'ils portent, la façon dont ils meurent, les femmes qu'ils aiment, le travail qu'ils accomplissent" (ibid., 32). Ce sont des vies, des mondes entiers, comment les regardons-nous ? Nizan vitupère les "gens biens", qui cherchent à distinguer l'Élite (chrétienne, universitaire, politique) au mépris des masses ; il les accuse, les ridiculise, les dénigre et dénonce leur nationalisme. Ces hommes qui parlent au nom de l'Esprit sont les chiens de garde de la bourgeoisie, mais il est également possible de trahir les devoirs de l'Esprit pour embrasser le parti terrestre des hommes, par un "ralliement à la philosophie de Marx et Lénine" (ibid., 152). On comprendra qu'une telle vision de la philosophie a des conséquences dans la conception du rôle de la littérature dans le monde présent : "En France, nos nazis naissent à peine dans les revues littéraires..." (cité par Cohen-Solal / Nizan, 118). Pour Nizan, il n'y a pas d'écriture innocente, ou si l'on préfère toute œuvre litté-

raire est porteuse d'une certaine vision du monde et donne du sens au réel, qu'elle le veuille ou pas. "La faim et la faiblesse corrompent nos paroles et nos premières actions : les livres qu'on nous donne ont l'air écrits dans des allés de cimetière" (Nizan 2002, 65). À l'encontre de la figure de l'écrivain dans sa tour d'ivoire, l'analyse nizanienne établit que toute littérature est propagande (il y a littérature réactionnaire et littérature révolutionnaire), rompt avec les traditions de la littérature bourgeoise et pose la littérature comme un moment de la révolution prolétarienne, soit une littérature révolutionnaire qui est embarquée et a un pouvoir de transformation de la société. Nizan relate la rude oppression culturelle bourgeoise et appelle à la révolte contre ce monde du scandale où l'homme se perd, aliéné, mutilé, étranger à lui-même. Ses textes vibrants de rage nous rappellent que la révolte donne un sens à la vie, et à la mort.

1.2. Une littérature révolutionnaire

Dans son œuvre littéraire, Nizan suit le chemin de la provocation. La trilogie composée d'*Antoine Bloyé*, du *Cheval de Troie* et de *La Conspiration* (1933-1938), doit se lire dans la veine de réconciliation entre littérature et communisme, parce qu'elle désigne la révolution comme le sens ultime de l'histoire individuelle et collective et le communisme comme l'horizon idéologique de ce combat nécessaire et juste. Et pourtant, ces romans à thèse dépassent le cadre de la littérature de propagande politique en se doublant d'un caractère autobiographique, qui donne au récit sa profondeur et sa virulence.

Dans *Antoine Bloyé* (1933), Nizan raconte l'histoire romancée de la vie de son père, sous la figure d'Antoine Bloyé, un homme qui connaît une ascension sociale importante et une déchéance fulgurante. Le roman fait partager au lecteur les doutes, les espoirs, les regrets du protagoniste à travers son parcours du prolétariat à la bourgeoisie ; d'origines humbles, Bloyé porte les habits des hommes qui commandent s'enfoncent dans l'ouate de la vie bourgeoise. Dans son métier, il met en jeu la vie et la mort des ouvriers, mais il se sent proche de ceux qui meurent des coups de leur métier, alors que les gens qui ordonnent de loin meurent dans leurs lits. Comment s'accoutumer à cette chose-là ? C'est aussi le roman de la trahison à sa classe, thématique essentielle de l'œuvre nizanienne illustrant l'oppression culturelle bourgeoise ; Bloyé sait bien qu'il est passé du côté des maîtres, qu'il est leur complice et le souvenir de sa classe d'origine le hante.

Il pensait à son père, qui était de ceux qui subissent les ordres, aux camarades de son père, aux compagnons qu'il avait eus [...], qui étaient aussi du côté des serviteurs, du côté de la vie sans espoir. Et, en rentrant chez lui, [...] il se disait une parole valable pour toute sa vie, une parole qu'il s'efforcera d'oublier, qui ne disparaîtrait que pour reparaître au temps de sa déchéance, à la veille de sa propre mort : "Je suis donc un traître..." Et il l'était (Nizan 2016, 142-143).

Ces phrases font bien entendu écho à la révolte des *Chiens de garde*. Ce que Nizan dénonce, ce qu'il décrit minutieusement, c'est la misère inconnue par le bourgeois : quand un bourgeois parle de la misère, c'est de l'idée de misère qu'il a en tête. La culture bourgeoise est une corruption de l'homme, une production de l'oisiveté, la justification du pouvoir politique et économique d'une classe sur une autre classe. Le père de Bloyé est un homme pauvre et docile, qui ignore l'ambition, la révolte ; "il connaît qu'il est attaché à une certaine place dans le monde, une place décrétée pour la vie entière, une place qu'il mesure d'avance comme une chèvre attachée mesure l'aire ronde de sa corde, et qui est voulue comme toutes les conditions du monde par le hasard, par les riches, par les gouvernants" (ibid., 45). La ruse bourgeoise est de persuader à trahir les pères ouvriers pour la bourgeoisie en promettant le conformisme des machines. "Mais il y a la pauvreté humaine derrière ces écrans qui empêchent les hommes de se dire que le temps presse et qu'il faut vraiment vivre" (ibid., 279). Le roman frappe par sa transcription de l'aliénation – "les hommes libres sont ceux qui sont rentiers..." (ibid., 58) —, où même les rêves ne sont pas une échappatoire.

Aussi longtemps que les hommes ne seront pas complets et libres, assurés sur leurs jambes et la terre qui les porte, ils rêveront la nuit. Ils assouviront toutes leurs faims, leurs faims réelles – car il y a tous les hommes qui ne mangent pas à leur faim dans le monde, qui ne boivent pas à leur soif, il y a les hommes de la misère (ibid., 261).

L'homme perdu de la fin du roman a causé sa propre déchéance. "La vérité de la vie était du côté des hommes qui regagnaient leurs maisons obscures, du côté des hommes qui n'avaient pas réussi" (ibid., 212-213).

Même détermination, même violence de plume dans *Cheval de Troie* (1935), le second roman de Nizan. Les ouvriers communistes pour le jeune intellectuel parisien

c'étaient des êtres qui vivaient toute leur vie dans le monde de l'inquiétude, du combat. [...] Pour eux, la faim, le vagabondage, la prison, la destruction de l'amour, les maladies sans guérison n'étaient pas des légendes, mais simplement des malheurs auxquels ils avaient jusqu'à nouvel ordre échappé" et leurs femmes "avaient renoncé à

être belles parce qu'elles vivaient dans le monde où les corps ne sont pas égaux, où ils ne sont pas seulement soumis à l'inégalité des chances devant la mort, [...] mais aussi à l'inégalité des soins, de l'attention, de l'amour des corps" (Nizan 2009, 31, 34).

[Bloyé] avait fini par se trouver parmi des hommes qui n'étaient pas ceux parmi lesquels il était né. Ils l'avaient reçu... Leur vie et sa pensée coïncidaient depuis cette rencontre qui formait l'événement le plus important de sa propre vie. [...] Il lui avait fallu des années pour se défaire des façons et des coutumes de ce monde des écrans et des escamotages d'où il était parti, il avait fallu inverser le sens de sa pensée, mais c'était fait, ses camarades pensaient à lui comme à l'un d'entre eux (ibid., 132).

Tout ce qu'on peut faire, c'est de donner un sens à la souffrance et à l'angoisse des hommes, c'est de détruire toutes les façons injustes de mourir :

la mort dans un accident parce que les moteurs ou les transmissions n'étaient pas protégés, parce que l'entrepreneur avait fait des économies sur les échafaudages, la mort parce qu'on est désespéré de chômer, la mort à cause de la tuberculose, la mort parce qu'on a été torturé. Ce sont des genres de mort qu'on pourrait supprimer. Il ne faut pas que les hommes se trahissent éternellement (ibid., 224).

Selon Sartre, le beau style de *La Conspiration* (1938) est "sec et négligeant", " style de combat, une arme" (Sartre 1947, 30). Dans son troisième roman, Nizan nous parle avec un sourire de lui et de ses camarades, des "jeunes gens", fils de banquiers et d'industriels, qu'une déviation entraîne hors du chemin du commerce et qui "pensent que la seule noblesse réside dans la volonté de subversion", pour lesquels "Spinoza, Hegel, le marxisme ne sont que [...] de grandes références embrouillées" et qui "ignorent tout de la vie qui mènent les hommes entre leur travail et leur femme, leurs patrons et leurs enfants" (Nizan 2018, 30). Comment appeler leurs entreprises, écrit Sartre, sinon des conspirations ? "Le jeune homme est un produit de la famille bourgeoise, sa situation économique et sa vision du monde sont exclusivement familiales. [...] Nizan montre bien qu'on sort [s. e. de cet âge] seulement par révolution" (Sartre 1947, 29).

2. La formulation sartrienne de l'engagement littéraire au prisme de la notion de liberté

La question de l'engagement de la littérature constitue l'un des aspects les plus fameux de la réflexion de Sartre à partir du tournant de la deuxième guerre mondiale, mais sa

formulation est souvent interprétée comme une injonction des écrivains alors qu'il s'agit d'un état de fait découlant de la conception sartrienne de la réalité-humaine selon laquelle, quoi qu'on fasse, on choisit et on est responsable non seulement pour soi-même mais aussi pour les autres hommes. Au niveau pratique, cette question sous-tend la position en faveur des opprimés que Sartre assumera jusqu'à la fin de sa vie ; au niveau théorique, elle trouve sa première expression dans la "Présentation des *Temps modernes*" (1945) et l'article "Écrire pour son époque" (1945), écrits au moment où la problématique de la responsabilité de l'écrivain émerge d'une manière inédite, et se poursuit ultérieurement dans des textes tels que *La Responsabilité de l'écrivain* (1946) et *Qu'est-ce que la littérature ?* (1947). À travers ces multiples textes, Sartre met à mal l'idée de la production littéraire désengagée, dans le prolongement de sa philosophie de la liberté. De fait, au cœur de la démarche sartrienne on relève le scandale de l'engagement, soit la littérature engagée pose en permanence la question éthique. Chez Sartre, la littérature engagée revêt une grande diversité de formes, s'exprimant en des genres (roman, théâtre, essai, etc.) et en des lieux (livre, revue, journal, etc.) trop multiples pour qu'on puisse les aborder dans ces pages. C'est pourquoi, dans les prochaines sections, on voudrait dégager les grandes lignes de sa réflexion afin d'identifier quelques-uns des domaines où la pensée de Sartre offre des ressources théoriques pour les écrivains (et les lecteurs) d'aujourd'hui.

2.1. Formulation de la responsabilité de l'écrivain

On sait que dans la première phase de l'œuvre sartrienne il n'y a pas de rapport entre la réflexion philosophique et la réalité politique – il suffit de penser à *La Nausée* (1938), et aux tourments existentiels du protagoniste Roquentin —, mais cela n'empêche pas une extraordinaire force critique. L'année 1939 est charnière dans la vie et dans la pensée de Sartre, parce que c'est avec l'expérience de la guerre et de la vie dans un camp de prisonniers qu'il apprend qu'il faut s'engager. Pascal Ory, dans sa Préface au *Cheval de Troie*, suggère que le modèle d'écrivain engagé que représentait Nizan a dû hanter Sartre, car le choix de l'engagement est consécutif de la mort de son ami. Sinon que les choses sont plus complexes qu'il n'y paraît. Pour l'Autodidacte, qui se pose la question des pouvoirs de la littérature, celle-ci n'a de sens que tournée vers les hommes et, à la fin du roman, Roquentin se demande si la littérature ne pourrait le sauver. Pendant la mobilisation, Sartre commence l'écriture des *Chemins de la liberté* (1945-1949), symptomatiques de l'évolution d'une conception individualiste et désengagée de la liberté à une prise de conscience de son histo-

ricité et de son insertion dans une communauté humaine. Dans l'après-guerre, il devient son propre Autodidacte : d'un côté, il entend mettre la prose au service de la liberté et du socialisme, de l'autre, il souligne la distinction entre "humanité" et "animalité" en affirmant que la littérature de consommation, de laquelle la littérature engagée doit se distinguer, élude les drames de l'histoire et condamne la société à "la bauge de l'immédiat, c'est-à-dire dans la vie sans mémoire des hyménoptères et des gastéropodes" (Sartre 1948, 316). D'une certaine manière, on peut affirmer que la conversion de Sartre est double : d'un côté, le passage de l'individualisme à l'engagement collectif ; de l'autre, le gage de l'écriture sur un pari moral et politique. Et pourtant, le terme d'engagement figure plus d'une fois dans *Le Mur* (1939), c'est-à-dire que Sartre rêve d'une parole efficace déjà avant la guerre : les nouvelles "La Chambre" et "Érostrate" méritent d'être dites engagées, car Sartre suggère qu'il faut inventer un nouveau langage visant à souiller le langage des bourgeois (les *salauds*, dans son jargon). En ce sens, l'engagement apparaît comme "langagement" (Louette 2019, 45-95). Aussi, la nouvelle "L'Enfance d'un chef" propose une vision satirique du parcours intellectuel d'un jeune ligueur d'Action française. La même année, dans un article connu, Sartre critique l'académisme français (qualifié de "philosophie alimentaire") s'appuyant sur la mise au jour du fait qu'être une conscience, c'est s'éclater vers les choses (Sartre 1947b, 31-32), autrement dit il souligne l'"embarquement" de la conscience dans le monde (ibid., 34-35). De ce point de vue, déjà dans ses écrits de jeunesse, Sartre écarte à la fois l'idéalisme et le réalisme, car l'homme et le monde ne font qu'un et la pensée n'existe que pour autant qu'elle se fait.

L'exergue de la *Présentation* est fameux. "Tous les écrivains d'origine bourgeoise ont connu la tentation de l'irresponsabilité" (Sartre 1948, 9), mais l'Occupation a prouvé que ce qu'on écrit, ou on n'écrit pas, engage. Or, la littérature des écrivains qui ont prêté leur plume aux Allemands (et auxquels Sartre nie tout talent) n'est qu'un "infâme bavardage" et a prouvé qu'il n'y a pas un monde des significations distinct du monde réel. Sartre fait sien la formule pascalienne "nous sommes embarqués" et commence ici à démanteler le rêve d'une littérature pure, car la littérature doit être *praxis*, action sur la société : l'écrivain est responsable de ce qui ne le regarde pas, "quoi qu'il fasse, marqué, compromis, jusque dans sa plus lointaine retraite". "L'écrivain est *en situation* dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi" (ibid., 12-13). La thèse selon laquelle la littérature est une entreprise singulière et datée est reprise dans le mot d'ordre sartrien "écrire pour son époque", qui implique les deux facettes de la liberté, la négation et l'affirmation, c'est-à-dire le refus et l'engagement, car il s'agit de refuser le vain souci d'une

gloire *post mortem* liée à un futur abstrait et d'assumer l'engagement d'écrire pour l'avenir de ses contemporains. "L'homme est un absolu. Mais il l'est à son heure, dans son milieu, sur sa terre". L'écrivain est appelé à la responsabilité de tout devant tous formulée dans *L'Être et le Néant* (1943), mais cet appel est avant tout un rappel, l'évocation de ce qui a été et qui ne doit plus être, car si l'on tient tout Allemand qui n'a pas protesté contre le régime nazi responsable de ce régime alors s'il existe "chez nous" une forme quelconque d'oppression et s'il y a "en quelque lieu sur terre" quelque injustice, nous devons tenir pour responsables ceux qui ne la dénoncent pas. Comme on le voit, la littérature engagée est politique car les questions éthiques débouchent nécessairement sur des considérations socio-politiques : "c'est notre tâche d'écrivain que de faire entrevoir les valeurs d'éternité qui sont impliquées dans ces débats sociaux ou politiques" (ibid., 15).

Malgré les libertés déclarées, les sociétés bourgeoises sont déchirées par les inégalités entre les citoyens de classes différentes dans la mesure où la société décide d'exclure certains individus des droits pour en garantir l'exclusivité à d'autres : quand le bourgeois proclame que l'ouvrier est un homme égal à lui, en tant que détenteur des mêmes droits, il défend ses droits ; Sartre affirme très clairement que ce sont des actes de propagande, des manières pour troubler la conscience révolutionnaire favorisant l'atomisme social. "Cet ouvrier, qui touche un salaire, qui ne possède pas les instruments de son métier, que son travail isole en face de la matière et qui se défend contre l'oppression en prenant conscience de sa classe, ne saurait en aucun cas sentir comme ce bourgeois" (ibid., 22). Ainsi, il s'agit pour l'ouvrier de se résigner ou se rebeller, "c'est lui qui, librement, donne au prolétariat un avenir d'humiliation sans trêve ou de conquête et de victoire" ; "il est engagé, il faut parler, l'abstention est un choix" (ibid., 28). Parier pour quoi, demandera-t-on : pour la valeur de l'humanité, en ce sens, la morale advient à partir d'une réaction devant l'impossible, lorsque devant une situation inhumaine on affirme qu'il est impossible de nier l'humain. On notera qu'ici Sartre parle d'ouvrier, ailleurs il parlera du Noir, du Juif, du colonisé, etc. – aujourd'hui on pourrait parler du gréviste, du Musulman, de l'immigré, etc. Ainsi on invente la morale, on invente l'homme.

Le pouvoir de dénonciation est un devoir, écrit Sartre dans *La Responsabilité de l'écrivain*, plus précisément le devoir de dire *non*, c'est-à-dire "de protester, de dénoncer, de résister" qui est propre à tout homme et qui passe par la parole. "Le langage, en quelque sorte, ôte les innocences", car "nommer une chose c'est la transformer", c'est-à-dire faire passer un objet "de l'état immédiat à l'état médiatisé", ce qui rend dès lors impossibles les conduites d'oppression, d'exploitation, de réification (qui incluent l'antisémitisme, le ra-

cisme, l'assignation autoritaire d'identité, etc.), car à l'état réflexif on comprend qu'on crée un bien en le choisissant et en se choisissant à travers lui on le pose comme universel. Par conséquent, l'écrivain engagé condamne l'asservissement de l'homme par l'homme.

Opprimer les Nègres, ça n'est rien tant que quelqu'un n'a pas dit : les Nègres sont opprimés. Jusque-là, personne ne s'aperçoit, peut-être même pas les Nègres eux-mêmes : mais il ne faut qu'un mot pour que cela prenne un sens. À partir du moment où je nomme la conduite de mon voisin, il sait ce qu'il fait. En outre, il sait que je le sais. Et, par conséquent, son attitude vis-à-vis de moi est changée. Il sait que d'autres le savent ou peuvent le savoir, et son action sort de la subjectivité pour s'intégrer dans l'esprit objectif (Sartre 2000, 17-19).

Ainsi faut-il réclamer "la libération de tous les opprimés, les prolétaires, les Juifs, les Nègres, les peuples colonisés, les pays indûment occupés, etc.", soit réinventer un universel concret, une forme d'universalité capable d'intégrer en son sein les particularités des individus (cf. Sartre 2009). Bref, l'écrivain doit condamner toute injustice pour éviter que "[la] responsabilité se transforme en culpabilité si, dans cinquante ans, on pouvait dire : ils ont vu venir la plus grande catastrophe mondiale et ils se sont tus" (ibid., 49, 61). La parole de l'écrivain devient urgente, c'est pourquoi il est hanté par le retard, car le texte est toujours en décalage par rapport à l'événement qu'il veut saisir. Faute d'avoir trouvé une technique romanesque susceptible de "rend[re] à l'événement sa brutale fraîcheur, son ambiguïté, son imprévisibilité" (Sartre 1948, 179), Sartre laisse inachevé son cycle des *Chemins de la liberté* (cf. Hollier 1982, 51-74 ; Denis 2000, 38-42 ; Louette 2019, 97-143). La création des *Temps modernes*, dont les articles majeurs sont repris dans les dix tomes des *Situations*, témoigne d'une prise en charge du politique par le philosophique et de la constitution d'une anthropologie synthétique nécessaire à l'objectif de libération.

2.2. Une plume pour épée

On l'aura compris, l'intellectuel est celui qui donne la voix à ceux qui n'ont pas de voix et qui révèle aux opprimés qu'ils sont opprimés alors qu'eux-mêmes ne le savent pas. Le préambule de *Qu'est-ce que la littérature ?* est fameux : "Si vous voulez vous engager, écrit un jeune imbécile, qu'attendez-vous pour vous inscrire au P.C. ?". Or, si tout homme est embarqué, cela ne signifie pas qu'il en ait pleine conscience – on connaît l'arsenal de ruses dont l'homme dispose pour masquer son engagement –, mais l'écrivain est engagé précisément parce qu'il fait passer "pour lui et pour les autres l'engagement de la spontanéi-

té immédiate au réfléchi" (Sartre 1948, 124). Ainsi, Sartre peaufine son style et utilise sa plume comme une épée.

On l'a vu, dans l'acte d'écriture la visée esthétique se double d'un projet éthique qui la sous-tend et la justifie, ce que Sartre, après avoir distingué la littérature des autres arts (musique, peinture, sculpture) exprime ainsi : "Bien que la littérature soit une chose et la morale une tout autre chose, au fond de l'impératif esthétique nous discernons l'impératif moral" (ibid., 111). Cela exclut toute littérature de propagande et l'instrumentalisation de la littérature : les critères esthétiques ne relèvent que de la création, laquelle invente un nouveau langage pour nommer les choses. On connaît la formule de Gide selon laquelle "on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments". Reste que la littérature engagée ne s'identifie pas à une littérature des bons sentiments, qui ne sont jamais donnés d'avance. Sartre procède à une radicalisation de l'argument précédemment exposé selon lequel parler c'est agir formulant une théorie de la littérature engagée selon laquelle le rôle de l'écrivain est de dévoiler le monde à autrui, plus précisément les situations où la liberté est aliénée. Cela signifie qu'il refuse de concevoir l'œuvre littéraire comme une "finalité sans fin" : la formule kantienne ne rend pas compte de la vision de l'homme et du monde qui sous-tend le projet éthique qui traverse l'œuvre littéraire, soit de l'appel à la liberté du lecteur qui résonne au fond de tout ouvrage littéraire. Sartre fait de la générosité le pivot de son éthique, en définissant la lecture comme un pacte stipulé entre l'écrivain et le lecteur, en ce sens, la littérature est une entreprise, qui s'annonce et se définit par les fins qu'elle poursuit dans le monde. Certes, il y a ceux qui parlent pour rien dire, mais la parole est action ; parler, c'est modifier la situation. L'homme ne sort pas du monde humain et l'écrivain ne sort pas du monde des significations. "Se taire ce n'est pas être muet, c'est refuser de parler, donc parler encore" (ibid., 75). Le paradoxe est frappant : le refus de l'engagement est encore une forme d'engagement. Pour en rendre compte, Sartre reprend la formule de Parain selon laquelle les mots sont des "pistolets chargés" : "écrire, c'est donc dévoiler le monde et le proposer comme tâche à la générosité du lecteur", c'est-à-dire que puisque l'œuvre est à la fois dévoilement du monde et dépassement du monde réel vers un monde imaginé, elle exige la liberté.

La liberté d'écrire implique la liberté des citoyens. On n'écrit pas pour des esclaves. L'art de la prose est solidaire du seul régime où la prose garde un sens : la démocratie. Quand l'une est menacée, l'autre l'est aussi. Et ce n'est pas assez que de les défendre par la plume. Un jour vient où la plume est contrainte de s'arrêter et il faut alors que l'écrivain prenne les armes (ibid., 113-114).

Ce que Sartre met en évidence est la nécessité d'en finir avec la coupure entre l'écrivain et le public : loin de l'arracher de l'Histoire, le public ancre l'écrivain dans le temps présent, dans la mesure où la détermination du public auquel l'écrivain s'adresse commande les sujets, les moyens et les buts de son entreprise ; l'efficacité de l'engagement tient à cet ajustement entre les propos du texte et le public pour lequel il est écrit. L'écriture devient un combat comme une entreprise à court terme et d'immédiate efficacité : c'est cette institution-ci qu'il faut dénoncer, cette superstition-ci qu'il faut détruire, cette injustice-ci qu'il faut réparer. Il ne s'agit donc pas de détourner les lecteurs du temporel, ce qui ferait de la littérature une arme de distraction massive. Sans parler des rapports tendus entre écrivain engagé et Parti communiste, une difficulté à laquelle s'affronte l'écrivain est due aux origines sociales qu'il porte comme un stigmaté. Conscience malheureuse, il est déchiré entre son appartenance bourgeoise et son désir de rejoindre le prolétariat, ce que Sartre formalise en proposant la distinction entre public réel (le public bourgeois de la littérature) et public virtuel (le public que l'écrivain engagé cherche à atteindre, le prolétariat), c'est-à-dire que l'écrivain engagé écrit *contre* les privilèges de son public réel et *pour* son public virtuel, afin de l'inciter à se libérer. Adressée à la fois à l'opprimeur et à l'opprimé, l'écriture engagée est inévitablement déloyale. Cette prise de conscience s'accompagne chez Sartre d'une trahison : "Je devins traître et je le suis resté" (Sartre 2010, 193).

La conclusion du texte reflète le préambule : "Rien ne nous assure que la littérature soit immortelle ; sa chance, son unique chance, c'est la chance de l'Europe, du socialisme, de la démocratie, de la paix. [...] Le monde peut fort bien se passer de la littérature. Mais il peut se passer de l'homme encore mieux". Qualifié de "fossoyeur de la littérature", accusé de vouloir l'inféoder à la politique, Sartre comprend qu'une littérature coupée du monde perd sa raison d'être, autrement dit l'engagement sauve la littérature par le rôle attribué à la littérature dans la vie des hommes : l'autonomie dont jouit la littérature ne peut la préserver de la sanction morale ou sociale ; le pouvoir de dire et d'écrire ce qu'on veut n'a de sens que si l'on exerce dans un but précis. Puisque le monde est l'horizon de l'entreprise humaine, "toutes les entreprises dont nous pouvons parler se réduisent à une seule : celle de *faire l'histoire*". Nous ne dévoilons pas l'histoire, nous l'écrivons, autrement dit nous la faisons. Par conséquent, n'étant plus avec ceux qui veulent posséder le monde mais avec ceux qui veulent le changer, "il faut abandonner la littérature de l'exis pour inaugurer celle de la *praxis*", comme la "synthèse de la relativité historique et de l'absolu moral et métaphysique" (Sartre 1948, 265). Pour dépasser le drame de son époque, c'est-à-dire la distinction entre libertés formelles (apanage de la bourgeoisie) et libertés matérielles (revendica-

tion du prolétariat), l'écrivain s'engage en faveur de la révolution. Désormais la tâche de la littérature n'est pas de plaire, mais d'irriter, d'inquiéter, de révéler le monde par cet instrument qu'est la parole.

Alors, l'écrivain se lancera dans l'inconnu : il parlera, dans le noir, à des gens qu'il ignore, à qui l'on n'a jamais parlé sauf pour leur mentir ; il prêtera sa voix à leurs collègues et à leurs soucis ; par lui, des hommes qui n'ont jamais été reflétés par aucun miroir et qui ont appris à sourire et à pleurer comme les aveugles, sans se voir, se trouveront tout à coup en face de leur image (ibid., 292).

L'écrivain doit montrer les injustices du monde au lecteur et lui révéler, en chaque cas concret, "sa puissance de faire et de défaire, bref d'agir" (ibid., 311).

Et pourtant, dans un entretien de 1960, Sartre affirme que tous ces livres qui envisageaient les problèmes sociaux n'ont servi à rien du tout (Sartre 2013b, 25), mais ce sentiment d'impuissance n'empêche pas d'écrire, parce que la littérature est "un miroir critique. Montrer, démontrer, représenter. C'est cela l'engagement" : le vrai travail de l'écrivain engagé c'est de "dissoudre les mythes et les fétiches dans un petit bain d'acide critique" (ibid., 31, 35)¹. "Nulla dies sine linea", écrit Sartre dans *Les Mots* (1964) (Sartre 2010, 138). Le paradoxe : le sommet de la réussite littéraire passe par l'adieu à la littérature au profit de l'engagement politique (cf. Astruc / Contat 1977, 112-113.). En effet, *Les Mots* conjoignent la politique et la littérature en accomplissant le "politique-livre" dont parle Jean-François Louette et en rattrapant les années trente que, comme la majorité des intellectuels, Sartre avait ratées. En ce sens, la question qu'il se pose est : pourquoi ne suis-je pas allé au peuple plus tôt comme Nizan ? Sans doute parce qu'il y a une résistance du singulier à se dissoudre dans l'universel, telle qu'elle est traitée dans *Questions de méthode* (1957) par la méthode dialectique qui confronte une vie singulière aux catégories universelles de l'expérience humaine et articule l'expérience individuelle dans l'Histoire. Pour comprendre cette situation de l'intellectuel, il faut se tourner vers *Les Chiens de garde* : tuer par l'ironie le clerc en soi, tel est le projet des *Mots* (cf. Louette 1996, 149-185). En effet, dans la préface du *Plaidoyer pour les intellectuels* (1965), Sartre écrit :

J'ai compris aujourd'hui qu'il [s. e. l'intellectuel] ne pouvait pas s'arrêter au stade de la conscience malheureuse (idéalisme, inefficacité) mais qu'il devait s'attaquer à son

¹ En 1964, la question des pouvoirs de la littérature revient pour des partisans de la littérature engagée et ses adversaires (cf. Louette 2019, 221-229).

propre problème ou, si l'on préfère, nier le *moment intellectuel* pour tenter de trouver un nouveau *statut populaire* (Sartre 1980b, 374).

Les Mots montrent comment l'époque, la société ont façonné une personne et comment celle-ci se détermine librement par rapport au monde. L'engagement est, sans aucun doute, un gage sur l'avenir, un pari de la liberté, un pari sur ce petit mouvement qui fait d'un être social totalement conditionné un sujet qui ne restitue pas la totalité de ce qu'on a fait de lui. C'est le sens de la formule sartrienne "l'important n'est pas ce qu'on fait de nous mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous" (Sartre 2011, 63). Mais la puissance du "cri écrit" est variable et dépend des autres, en politique, de ceux qui ont décidé de manifester, de se révolter : "ce sont les autres qui gonflent les mots – qu'ils n'ont peut-être même pas lus – de leur passion" (Sartre 2013b, 35). L'universalité naît de l'urgence du besoin, historiquement déterminé, et de l'affirmation de l'impossibilité de l'impossibilité de vivre par des hommes qui sont dans la tempête de leur époque, et qui rament. "N'oubliez pas qu'un homme c'est toute l'époque, comme une vague est toute la mer..." (Sartre 2013b, 36). Au fond Sartre montre ce que Nizan a peut-être manqué : il y a une *praxis* propre à la littérature et c'est à partir de cette affirmation qu'il faut comprendre l'engagement ; aussi, contrairement à Nizan, chez Sartre la dimension libératrice de la critique littéraire ne se confond pas trop vite avec une critique par les armes.

La littérature du parti pris n'est peut-être pas si obsolète qu'on pourrait le croire, mais elle reste inquiétante. Les démarches de Nizan et Sartre (avec toutes leurs différences) nous montrent la prise en charge par la pensée et par l'écriture de ce qui scandalise ; elles nous offrent aussi des éléments de réponse à la question de la place des intellectuels au sein des sociétés contemporaines. Leurs écrits s'adressent aux lecteurs, ils leurs disent que leur regard, même quand il est indigné, n'est jamais neutre et qu'il est urgent de choisir de quel côté se situer. Le moins que l'on puisse dire, c'est que dans *notre* époque, où on nous incite à gagner le plus d'argent possible, où la réussite prévoit le reniement de leurs origines par les filles et les fils d'ouvriers, des migrants, des croyants, etc., où les individus sont enchaînés par la saturation de pouvoir et l'exposition à la violence, où tout est fait pour nous encourager à oublier qu'il y a des vies qui ne sont pas là seulement pour la survie, il est utile de (re)lire Nizan et Sartre comme des antidotes aux déterminismes qui reviennent en force. Soutenus par l'humanisme impliquant la responsabilité selon laquelle nous avons à répondre de la totalité des actes des humains, leurs écrits affirment l'unicité de l'espèce humaine conjurant la possibilité de réitération des actes de ceux qui s'arrogent des privilèges et s'installent confortablement dans leurs maisons. Si leurs mots peuvent rappeler que la vie

de n'importe qui est dans ses mains, que la société est telle que nous la faisons, que la révolte a un sens, que les jeux ne sont pas faits, si c'est le cas, que ça le soit !

Dr. Elisa Reato, Université Paris Nanterre, Laboratoire SOPHIAPOL,
reato.elisa[at]gmail.com

Références

- Astruc, Alexandre / Contat, Michel. *Sartre, un film*. Paris: Gallimard, 1977.
- Beauvoir, Simone de. *Mémoires*. Paris, Gallimard: 2018.
- Beauvoir, Simone de. *Pour une morale de l'ambiguïté* (1947), Paris: Gallimard, 2013.
- Cohen-Solal, Annie / Nizan, Henriette, *Nizan, communiste impossible*. Paris: Grasset, 1980.
- Denis, Benoît. *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*. Paris: Éditions du Seuil, 2000.
- Gerassi, John. *Entretiens avec Sartre*. Paris: Grasset, 2011.
- Hollier, Denis. *Politique de la prose. Jean-Paul Sartre et l'an quarante*. Paris: Gallimard, 1982.
- Louette, Jean-François. *Sartre contra Nietzsche*. Grenoble: PUG, 1996.
- Louette, Jean-François. *Sartre et Beauvoir, roman et philosophie*. Genève: La Baconnière, 2019.
- Nizan, Paul. *Aden Arabie* (1931). Paris: La Découverte, 2002.
- Nizan, Paul. *Antoine Bloyé* (1933). Paris: Grasset, 2016.
- Nizan, Paul. *La Conspiration* (1938). Paris: Gallimard, 2018.
- Nizan Paul. *Le Cheval de Troie* (1935). Paris: Gallimard, 2009.
- Nizan, Paul. *Les Chiens de garde* (1932). Marseille: Agone, 2012.
- Sartre, Jean-Paul. "La Conspiration par Paul Nizan", *Situations, I*, Paris: Gallimard, 1947a. 25-28.
- Sartre, Jean-Paul. "Une idée fondamentale de la phénoménologie de Husserl : l'intentionnalité", *Situations, I*. Paris: Gallimard, 1947b. 29-32.
- Sartre, Jean-Paul. *La Responsabilité de l'écrivain*. Paris: Verdier, 2000.
- Sartre, Jean-Paul. "Écrire pour son époque", *Les Écrits de Sartre* (1980), éd. Contat, Michel et Michel Rybalka, Paris: Gallimard, 2013a. 670-676.
- Sartre, Jean-Paul. "Les Écrivains en personne", *Situations, IX* (1972). Paris: Gallimard, 2013b. 9-39.
- Sartre, Jean-Paul. *Les Mots* (1964). Paris: Gallimard, 2010.
- Sartre, Jean-Paul. *Réflexions sur la question juive* (1946), Paris: Gallimard, 2009.
- Sartre, Jean-Paul. *Saint Genet, comédien et martyr* (1952), Paris: Gallimard, 2011.
- Sartre, Jean-Paul. *Situations, II*. Paris: Gallimard, 1948.
- Sartre, Jean-Paul. "Paul Nizan", *Situations, IV* (1964), Paris: Gallimard, 1980a.
- Sartre, Jean-Paul. "Plaidoyer pour les intellectuels. Préface", *Situations, VIII* (1972), Paris: Gallimard, 1980b. 373-476.
- Tamassia, Paolo. *Politiche della scrittura*. Milano: FrancoAngeli, 2001.